

CLIT. Comme vous reprendrez Eras-
te ; de qui je doute qu'à quelque égard
que ce puisse être, vous ayez été con-
tente.

CID. (*D'un air assez mécontent.*) Ce
qui me paroît assez singulier, c'est que
vous semblez croire que ce que vous
imaginez qu'il est, me le rendoit in-
supportable : c'est pourtant lui qui m'a
quittée.

CLIT. Je n'en suis pas étonné. Ces
sortes d'amans, qui, au reste, ne le
font jamais que par air, après avoir en-
nuyé beaucoup une femme, finissent
toujours par la quitter, & même avec
aussi peu d'égarde que s'ils n'avoient pas
besoin de sa discrétion.

CID. Il faut, aux propos que vous te-
nez, que vous ayez vécu avec des fem-
mes bien extraordinaires !

CLIT. N'allez pas croire cela ! Je vous
jure que hors Aspasia & vous, il n'y a
jamais rien eu de si ordinaire que les
femmes qui m'ont honoré de leurs
bontés.

CID. Mais, à ce que je vois, vous en
avez eu quelques-unes ?

CLIT. Mais, oui. Comment voulez-
vous qu'on fasse ? On est dans le mon-
de, on s'y ennuie, on voit des femmes

qui, de leur côté, ne s'y amusent gue-
re : on est jeune ; la vanité se joint au
désœuvrement. Si avoir une femme n'est
pas toujours un plaisir, du moins c'est
toujours une sorte d'occupation. L'a-
mour, ou ce qu'on appelle ainsi, étant
malheureusement pour les femmes ce
qui leur plaît le plus, nous ne les trou-
vons pas toujours insensibles à nos soins.
D'ailleurs, les transports d'un amant
sont la preuve la plus réelle qu'elles
aient de ce qu'elles valent. J'ai quel-
quefois été désœuvré ; j'ai trouvé des
femmes qui n'étoient peut-être pas en-
core bien sûres du pouvoir de leurs
charmes, & voilà ce qui fait que, com-
me vous dites, j'en ai eu quelques-unes.

CID. Quelle pitié ! Il me semble pour-
tant que vous m'avez dit plus d'une fois,
& cette nuit même encore, que vous
n'avez jamais été homme à bonnes for-
tunes.

CLIT. Je ne l'ai pas du moins été
long-tems, & je puis vous jurer que
j'ai aujourd'hui peine à comprendre
comment & pourquoi j'ai fait un si pé-
nible & si méprisable métier. Ce fut d'a-
bord malgré moi, & par la fantaisie de
quelques femmes qui alors donnoient
le ton, que je devins à la mode. La ré-

putation que mes premières affaires me firent, m'en attira nécessairement d'autres, & sans avoir formé le projet d'avoir toutes les femmes, bientôt il n'y eut point dans Paris de celles, que leurs vices, encore plus que leurs agrémens, mettent sur le trottoir, qui ne se crussent obligées de m'avoir, & qu'à mon tour je ne me crusse obligé de prendre. Enfin, que voulez-vous que je vous dise? La tête me tourna, & si bien, que sans Aspasie, que j'attaquai comme alors j'attaquois toutes les femmes, mais de qui je fus forcé de respecter les vertus, & à qui je ne parvins à plaire qu'en tâchant de les imiter, j'aurois peut-être encore tous les travers qui me rendoient en ce tems-là si brillant & si ridicule.

CID. Vous vous en croyez donc bien corrigé?

CLIT. Je le crois peut-être à trop bon marché; mais en cas qu'Aspasie eût laissé quelque chose à faire, je suis entre vos mains, & je ne connois de plus digne de finir son ouvrage, que la seule personne qui, à sa place, auroit pu le commencer.

CID. (*En le baisant.*) Ah! Clitandre!
(*Et la tourmente.*) Finissez donc! on ne

fauroit impunément vous remercier de rien.

CLIT. Je suis donc bien insupportable! (*Nouveaux transports de Clitandre; Cidalise s'en fâche d'abord, & finit par les partager.*)

CID. (*En le voyant sourire.*) Ah! Clitandre, quand je meurs d'amour entre vos bras, ma foiblesse n'est-elle pour vous qu'un spectacle risible?

CLIT. Je n'aurois jamais cru, je vous l'avoue, que vous eussiez trouvé dans me regards de quoi me faire ce reproche? Tout ce que je sçais, c'est que si je trouvois la même expression dans les vôtres, je croirois avoir plus à vous en rendre grâces qu'à m'en plaindre.

CID. Clitandre, ne me trompez pas, je vous en conjure! Je ne chercherai point à vous faire l'éloge de mon cœur; mais si vous sçaviez combien je suis vrai, & avec quelle vivacité je vous aime, vous rougiriez de ne m'aimer que médiocrement.

CLIT. Non, vous ne m'aimez pas; puisque vous pouvez vous faire sur moi de pareilles inquiétudes.

CID. (*En le baisant avec transport.*)
Je ne t'aime pas! Ah Dieu!

CLIT. (*En la pressant dans ses bras.*)

Calmez-vous donc, je vous en conjure à mon tour; songez que vos craintes me désespèrent. Jouissons tranquillement du bonheur de nous aimer, & que ce soit la seule chose qui nous occupe! Oui! vos sentimens seuls peuvent égaler les miens, s'il est vrai cependant que je puisse jamais vous inspirer autant d'amour que vous m'en faites sentir.

CID. Ah! ne doutez pas d'un cœur tout à vous, d'une femme qui se pardonne ses erreurs bien moins facilement que vous-même ne les lui pardonnez, & qui peut-être même n'est pas contente de vous voir si tranquille sur l'usage, qu'avant que d'être à vous, elle a fait de son cœur.

CLIT. Quoi! vous voudriez que j'eusse l'injustice?...

CID. Oui! je voudrais que l'on ne pût prononcer devant vous le nom d'Erasme & de Damis, sans vous faire changer de couleur; que si j'avois le malheur de les rencontrer, vous ne m'en fîssiez pas un moindre crime que si j'eusse cherché à les revoir. Si vous sçaviez combien les femmes que vous avez aimées, ou avec qui seulement vous avez vécu, me sont odieuses, vous vous reprocheriez sans doute de ne les pas regarder tous deux comme vos plus mortels ennemis.

CLIT. Il seroit peut-être encore moins déraisonnable que dangereux que je leur voulusse tant de mal d'un bonheur qu'ils ne possèdent plus. Je vous adore! ne me souhaitez pas jaloux! Si vous sçaviez jusques à quel excès cette passion m'emporteroit, vous ne voudriez pas sans doute m'en trouver si susceptible.

CID. Ah! qu'importe? Soyez injuste, soupçonneux, emporté. Comblé sans cesse des preuves de mon amour, ne vous croyez jamais assez aimé. A quelque point que vous portiez la jalousie, vous ne me verrez jamais m'en plaindre.

Clitandre toujours plus honnête que Cidalise ne voudroit, croit devoir encore la remercier des preuves de passion qu'elle lui donne; mais elle s'oppose si sérieusement à cette politesse, qu'il est forcé de renoncer à ses projets. Il la boude; elle le baise, le raille sur sa prétention, & ose même lui soutenir qu'il n'est pas malheureux, pour sa vanité, qu'elle ne s'y prête pas. Ces propos le choque, il lui soutient que la vanité n'a pas autant de part, qu'elle le pense, au désir qu'il auroit de lui rendre grâces des choses obligantes qu'elle vient de lui dire; & comme elle s'obstine à ne le pas croire, il croit devoir lui prou-

ver qu'il n'a pas de mensonge à se reprocher. Enfin elle lui rend justice ; mais loin d'en être plus disposée à le laisser lui marquer sa reconnoissance comme il le desireroit, elle l'assure que tout ce qu'elle peut est de le plaindre. Cette plaisanterie ne lui plaît pas, & il se plaint de la trouver si peu complaisante.

CLIT. Je ne croyois pas, je l'avoue, que l'on pût badiner sur un malheur tel que le mien. Cela est, si vous me permettez de vous le dire, d'une barbarie sans exemple.

CID. Mauvais plaisant ! J'aurois presque envie, pour consoler Araminte du peu de cas que vous aviez fait de ses charmes, & des rigueurs dont vous l'accablez ici, de lui conter comme quoi vous avez été cette nuit un des plus galants chevaliers à qui l'on ait oncques octroyé le gentil don d'amoureuse merci. Elle seroit, à ce que je crois, bien étonnée ?

CLIT. Non, elle ne vous croiroit pas, & sa vanité en effet, devoit la rendre très-incrédule sur cet article.

CID. Eh ! Julie ; dites-moi, n'a-t-elle pas eu plus à se louer de vous qu'Araminte.

CLIT. Ah ! nous revoici à Julie à présent ? C'est-à-dire, que vous voulez absolument que je l'aie eue ? Je ne crois pourtant pas

CID. L'avoir eue, sans doute.

CLIT. Mais quand j'aurois quelque doute là-dessus, il seroit mieux placé que vous ne croyez ; après tout, je ne l'ai jamais eue qu'une après-dinée. Est-ce là dans le fond ce que l'on peut appeler avoir une femme ?

CID. Comment peut-on n'avoir qu'une après-dinée une femme d'une certaine façon ? Julie ! en vérité ! je ne l'aurois jamais cru.

CLIT. Ne la blâmez pas, rien ne seroit plus injuste. Il eût été infame à elle de me garder plus long-tems, & vous-même en conviendrez quand vous sçaurez de quelle façon les choses se sont passées. Vous vous souvenez que l'été de l'année dernière fut d'une chaleur extrême. Un de ces jours, où l'on étouffoit, j'allai la voir. Je la trouvai seule dans un cabinet dont toutes les jalousies étoient fermées, de grands rideaux, tirés par-dessus, y affoiblissoient encore la lumière. Elle étoit sur un sofa, fort négligemment étendue, vêtue plus négligemment encore. Un sim-

ple corset, dont les rubans étoient à demi dénoués, un jupon fort court étoient ses seuls ajustemens. Sa tête étoit nue, & ses cheveux, ainsi que le reste de sa personne, étoient dans cette sorte de dérangement, mille fois plus piquant pour nous que quelque parure que ce soit, quand, comme chez elle, il est soutenu par tout ce que la propriété la plus recherchée, la jeunesse & les graces peuvent avoir de plus enchanteur. Vous sçavez combien elle est jolie. Elle m'avoit souvent tenté, & je le lui avois quelquefois dit en passant. Il me prit ce jour-là plus d'envie que jamais de lui dire encore. L'attitude, dans laquelle je la surprinois, étoit charmante, & je conseillerai à toute femme bien faite d'en prendre une pareille quand elle voudra faire la plus vive des impressions. Son jupon, surtout, lui couvroit assez peu les jambes. Elle ne l'ignoroit pas sans doute; mais comme, après les vôtres, je n'en connois pas au monde de plus parfaites, mon arrivée ne lui fit rien changer à la position où elle étoit. Dans l'instant que j'allois lui dire à quel point j'étois frappé de ses charmes, elle mit la conversation sur l'horrible chaud dont nous

étions accablés depuis quelques jours. Vous sçavez qu'elle a fait des cours chez Pagny, & qu'elle donne quelquefois à dîner à quelques illustres de l'académie des sciences, & il ne vous paroîtra pas sans doute bien extraordinaire que moyennant tout cela, elle croie sçavoir parfaitement la physique. Je l'avois si souvent plaisantée sur la fantaisie qu'elle avoit d'être sçavante, qu'elle crut devoir saisir une si belle occasion de me prouver qu'elle l'étoit devenue. Elle entama donc une dissertation sur les effets de la chaleur, & sur la sorte d'anéantissement où elle nous plonge lorsqu'elle est extrême; ce qu'autant que je puis m'en souvenir, elle prétendoit être causée par la trop grande dissipation des esprits, & par le relâchement des fibres. Je la contredis; elle s'anima, & si bien, qu'elle vint enfin jusques à me soutenir que ce jour-là notamment, il n'y avoit point d'homme qui, dans les bras de la femme non-seulement la plus aimable, mais encore la plus aimée, ne se trouvât absolument éteint. Je donnois dans le moment même le plus furieux démenti du monde à son opinion; cependant, quelque avantage que j'eusse sur elle, je me

contentai de lui dire modestement que je craignois qu'elle ne se trompât. Ma modestie & la douceur de mon ton la persuaderent apparemment que je n'avois, pour n'être pas de son avis, aucune bonne raison, & que je contredisois simplement pour contredire. Cette idée l'armant contre moi d'un nouveau courage, elle me dit fièrement qu'elle étoit sûre de ce qu'elle avançoit, & que les premiers physiciens du monde pensoient comme elle là-dessus. Je lui répondis, toujours avec la même douceur, qu'il n'étoit pas impossible que l'on fût excellent physicien, & que l'on se trompât pourtant sur cette matiere; qu'il se pouvoit que ces grands hommes, sur l'autorité de qui elle se fondeoit, n'eussent décidé que d'après eux-mêmes, & que c'étoit à moi que j'osois appeler de leur jugement.

CLIT. Assurément ! vous ne pouviez guere jouer à la physique de tour plus noir.

CLIT. Je devois bien, par exemple, vous remercier de cela ; mais vous ne voudriez peut-être pas ?

CID. Cela est à parier : continuez votre histoire.

CLIT. Eh bien ; Julie, tenant de plus

en plus à son idée, & peut-être ayant fait là-dessus quelque expérience secrète dont elle n'osoit pas s'appuyer devant moi, mais qui pouvoit n'en être pas moins la cause de son opiniâtreté, me dit enfin, d'un air de vanité, qui me choqua, je l'avoue, que s'il y avoit au monde un homme sur qui le chaud ne prît pas autant qu'elle le soutenoit, cet homme-là étoit un phénomène. Jugez combien moi, qui avois depuis plus d'un quart-d'heure, l'honneur d'être ce phénomène, & qui ne m'en croyois guere plus rare, je fus étonné qu'elle prît tant **une** chose dont je faisois si peu de cas. Loin toutefois d'en vouloir abuser contre elle, je lui répondis toujours avec la même humilité, que je ne croyois pas qu'un homme qui auroit en lui-même de quoi n'être pas de son avis, dût s'en estimer beaucoup davantage. Là-dessus elle me dit, mais d'un air qui me faisoit aisément juger à quel point elle me croyoit éloigné d'avoir de si fortes preuves contre son système, que j'étois comme tous les ignorans, de qui la fantaisie est de disputer contre l'évidence même, & souvent même contre leur sentiment intérieur. Je lui représentai sur cela qu'il

pouvoit y avoir des miracles ; mais je la vis si décidée à n'en pas admettre dans ce genre, qu'enfin je fus obligé de la convaincre que les physiciens pouvoient n'avoir pas toujours raison. Elle fut stupéfaite ; jamais je n'ai vu de philosophe plus humilié. Cependant, soit amour-propre, soit préjugé, les reproches succéderent bientôt à sa confusion. Sans m'en alarmer, je pris la liberté de lui représenter qu'elle m'avoit forcé en n'admettant aucune de mes raisons à recourir à une démonstration qui pût la réduire au silence, & lui prouver que quelque générale que puisse être une règle, on doit toujours y supposer des exceptions. J'ajoutai que pour l'honneur de la physique, ou pour achever de se convaincre qu'elle avoit eu tort, elle ne pouvoit se dispenser de pousser l'expérience jusqu'au bout ; que, jusques-là, je ne pouvois qu'à demi contre son système, & qu'il lui seroit honteux de se tenir pour subjuguée, lorsqu'il n'y avoit encore contre elle que des apparences qui pouvoient ne pas soutenir une épreuve d'une certaine façon. La crainte de s'être en effet cru trop tôt vaincue ; le desir de m'humilier à mon tour ; la singularité de la

chose ; le moment, la preuve déjà offerte, & que les contradictions n'affoiblissoient pas ; plus que tout cela, sans doute, l'envie de s'éclairer, l'emportèrent sur les scrupules vains qui la retenoient encore. Un soupir assez tendre ; cette rougeur que le desir & l'attente du plaisir font naître, si différente de celle que l'on ne doit qu'à la seule pudeur ; des yeux où brilloit l'ardeur la plus vive, & qui trahissoient l'aveu qu'elle avoit pris ; tout enfin m'annonça qu'elle ne demandoit pas mieux que de s'instruire, & je ne scâis quel air ironique, qu'au milieu de tout cela je lui remarquois, m'apprit en même tems que je ne viendrois pas aisément à bout de son opiniâtreté. Pour n'être pas troublé dans l'importante leçon que j'avois à lui donner, j'allai fermer la porte, & revins avec ardeur lui prouver la fausseté de son opinion.

CID. Et vous l'en convainquîtes sans doute ?

CLIT. Oui, mais ce ne fut pas sans peine. Quelque entêtée qu'elle fût, à la fin elle se rendit. Il est vrai que je la tourmentai cruellement, mais aussi je la désabusai bien.

CID. Oh ! je m'en rapporte à vous.

CLIT. Cela est encore bien obligeant, par exemple !

CID. Et sans prétention; c'est peut être ce que vous ne croirez point.

CLIT. C'est du moins ce que j'aurois le plus grand desir du monde qui ne fût pas. Si par hasard vous vous trompiez ?

CID. Que Julie se trompât en décidant affirmativement ce que les circonstances peuvent rendre les autres ; cela étoit tout simple ; mais que je m'abuse en sentant ce que je suis, c'est ce qui ne peut pas être. Au reste, & quoi qu'il en soit, je veux que vous acheviez votre histoire. Je l'ai, je crois, assez bien payée, pour que vous ne puissiez sans injustice m'en refuser la fin.

CLIT. Comme, si Julien est pas bonne physicienne, cela ne l'empêche pas d'être une des plus aimables femmes qu'il y ait au monde ; j'aurois extrêmement desiré que le cours que je lui faisois commencer, ne se fût pas borné à ce jour-là ; & je la pressai très-vivement de s'engager avec moi. Plus reconnoissante du soin que j'avois pris de l'éclairer, qu'elle n'étoit fâchée de ce que j'avois eu raison contre elle, je l'y aurois sans doute déterminée, si l'amour extrême

me dont alors elle brûloit pour Cléon, & la crainte que le commerce sçavant, que je voulois lier avec elle, ne lui fût suspect, ne l'eussent obligée de me refuser. Persuadée cependant qu'après ce qui venoit de se passer, je retrouverois sans peine auprès d'elle quelque moment favorable, je n'insistai pas jusques à me rendre importun, & nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde. J'ai cependant en vain cherché depuis ces occasions que je croyois devoir trouver si facilement. Sans avoir avec moi de procédés dont je pusse me plaindre, elle a seulement évité que je ne la trouvasse seule, tant qu'elle m'a vu pour elle une sorte d'empressement. L'hiver dernier, pourtant, malgré toutes ses précautions, je la rencontrai seule chez Lucile, qui n'étoit pas encore rentrée. La solitude où nous nous trouyions, ranima mes desirs, & l'air contraint qu'elle avoit avec moi, & que j'interprétois mal, les encouragea. Je lui demandai, en souriant, si par hasard elle n'auroit point de doutes sur la façon dont le froid opere sur nous. Elle rougit ; je me jettai à ses genoux, & lui dis tout ce que l'on peut imaginer de tendre & de pressant : elle en fut plus embarrassée

qu'émue. Les droits qu'elle m'avoit donnés, & dont, par les libertés que j'osois prendre en lui parlant, je ne paroifsois que trop me souvenir, loin, comme je m'en flattois, de séduire ses sens, ne faisoient que l'affliger. N'osant, après ce qui s'étoit passé entre nous, s'armer d'une sévérité qui auroit pu me paroître ridicule, & désespéré de la légéreté dont je la traitois, elle se mit à pleurer amèrement. La chose du monde que j'ai toujours le plus détesté, & qui est en effet la plus indigne d'un honnête homme, est de remporter sur les femmes de ces triomphes qui les humilient. Sûr de la vaincre, mais n'en doutant pas davantage qu'en abusant contre elle des raisons qu'elle avoit pour ne me pas résister, je ne lui causasse la plus vive douleur, je lui demandai pardon de ce que j'avois fait, & renonçai à ce que je voulois faire. Elle fut si touchée d'une générosité que mes entreprises ne lui laissoient pas espérer, que je crois qu'elle m'auroit accordé par reconnoissance plus encore que je n'avois tenté de lui ravir, si dans le moment même Lucile ne fût pas rentrée. Les bonnes actions, au reste, ne demeurent jamais sans récompense, & je fus le soir même dédommagé par

Lucinde du sacrifice que j'avois fait à ulie.

CID. (*Avec empressement.*) Ah! Clitandre, je vous en conjure, racontez-moi l'histoire de Lucinde. C'est de toutes les femmes du monde celle que je hais le plus, & je ne puis vous exprimer la joie que je ressens quand j' imagine qu'il lui est arrivé quelque chose de peu digne de la majesté de sentimens dont elle se pique.

CLIT. Je veux bien vous faire ce plaisir; mais je ne vous conseille pas de croire que je vous donne pour rien une de mes plus belles histoires, sur-tout lorsqu'elle excite si vivement votre curiosité.

CID. (*Tendrement.*) Vous êtes un cruel homme!

CLIT. Je conviens que j'abuse un peu du désir que vous me marquez d'entendre cette histoire, & que dans le fond cela n'est pas généreux; mais je me suis arrangé. Vous ne l'aurez pas à moins que celle de Julie, & vous êtes bien heureuse que je ne puisse pas vous la mettre à plus haut prix.

CID. Eh bien! si demain vous voulez venir passer la nuit avec moi, nous verrons.

CLIT. Si je le voudrai ! Quoi ! vous en doutez ? Oui ! je coucherai sûrement demain avec vous , puis-que vous voudrez bien me recevoir dans vos bras ; mais vous sçavez quelle gêne cruelle va succéder à mes transports ! mes yeux même n'oseront vous rien dire de ce que je sens , ou du moins ils ne le devroient point. Puis-je vous répondre cependant que mes desirs , plus irrités que satisfaits , ne me trahiront pas ? Je me sens , & ne vous réponds pas de moi , si je vous quitte dans la fureur où je suis. Songez que nous avons à tromper sur nos sentimens des personnes fort méchantes & fort éclairées. Eh ! comment voulez-vous que je puisse dissimuler les miens , quand je ne pourrai vous regarder sans la plus vive émotion ; que vos yeux ne se tourneront pas vers moi , sans pénétrer jusques à mon ame ; que je ne vous verrai pas ouvrir la bouche , sans desirer de vous la fermer avec mes lèvres ; qu'enfin tout , en vous voyant , me rappellera sans cesse les plaisirs dont vous m'avez comblé , & me jettera dans l'impatience d'une jouissance nouvelle ? Laissez régner dans mon cœur une volupté plus tranquille , vous ne m'en verrez pas moins amoureux. Quoi que

vous puissiez accorder à mes desirs , il ne m'en restera que trop encore pour mon supplice !

CID. Eh bien ! sois content !... jouis de toute ma tendresse & des transports que tu m'inspires ! Tu m'apprends , qu'avant toi , je n'ai pas été aimée , & je sens avec plus de plaisir encore que jamais je n'ai rien aimé comme toi. Tu troubles... tu pénètres... tu accables mon ame !... Mais , sens-tu comme je t'aime ?... je ne me connois plus , je mœurs de ton amour & du mien.

L'on ne met pas ici la réponse de Clitandre , quelque vive qu'elle puisse être. On n'ignore point que tout ce que se disent les amans , n'est pas fait pour intéresser , & que souvent les discours , qui amusent le plus , sont ceux qu'il seroit le plus difficile de rendre , & qui valent le moins la peine d'être rendus. On supprime donc ici , comme en quelques autres endroits , les propos interrompus qu'ils se tiennent , & l'on n'y rend les deux interlocuteurs que lorsque le lecteur peut , sans se donner la torture , entendre quelque chose à ce qu'ils se disent.

CID. (Voyant que Clitandre la regarde encore avec les yeux menaçans). Ah ! Clitandre , n'êtes-vous pas honteux de vous faire craindre encore ? Ne me re-